

les et se réjouissent de se voir en holocauste à votre boutonnière, à notre ceinture, au baiser de vos lèvres, au flottement de nos cheveux mêlées à nos pensées intimes qui s'entassent et qui leur sont devenues familières, parceque souvent suggérées. Elles meurent volontiers pour notre bonheur. parce qu'elles ne sont nées que pour ça. Et nous les tuons inconsciemment, ces pauvres petites choses nées de nous, pour des souvenirs, des bagatelles le plus souvent sans nous inquiéter s'il n'y a rien de nous qui reste encore au fond et que nous tuons avec elles.

Je n'aime pas aller chez les autres, quand je suis triste, mon jardin m'est un sanctuaire. Je reste parmi mes sujets, je m'assieds au milieu d'eux. je leur dis des voluptés et je sais qu'ils m'aiment. Je les sens trembler avec les feuilles du frêne, comme si mon jupon de soie prenait une course sur les cailloux ; je les entends bruïsser à mes oreilles ; ils me donnent tout leur parfum, — puisque c'est leur sentiment — tout leur baume, toutes leurs sympathies, fondent leur frêle existence, avec mon existence de grillon qui s'en trouve étourdi et s'endort...

Médicaments puissants que la poésie et le soleil ! Je voudrais avoir beaucoup d'argent, pour m'en acheter beaucoup, en grande quantité, autour d'une immense montagne, dans des allées tortueuses, des avenues de peupliers, des vastes gazons. Pouvoir mettre un peu de secret dans chaque ombre, sous le tailleur, dans le sapinage ! Avoir des étangs, des statues qui s'animent et qui vous parlent, des chevaux qui vous traînent en triomphe !... Mais peu importe ! Je fais en quelques pas le tour de mon royaume, je campe tout près des poules de mon voisin et je ne suis pas pour cela maniaque ni sujette à la loi de subjectivité dont parle Daudet qui me ferait voir tout rétréci chez les autres, parce que je n'ai qu'une cage où je n'entre qu'en me coupant les ailes... Vous voyez bien que non puisqu'un seul ami à moi vaut toute votre société, puisque mes plate-bandes me valent des montagnes, puisque mes allées sont unies comme vos landes et que j'y promène ma tête en équipage, tout aussi bien coiffée que la vôtre...

Mes affections sont plus solides que vos bustes de marbre ; la pluie m'est une immensité. Et avec tout ce qui s'engouffra, en galopades, à travers l'espace — c'est pour mes fleurs et pour moi autant que pour vous, n'est-ce pas ? Et je ne vois pas que le firmament bleu cobalt ait pour vous des nuances plus à la mode : rouge cerise, ou bleu canard.

Après tout mon jardin est plein de gaietés. Il y a bien à gauche, à l'ombre entièrement, enseveli sous la menthe, un petit coin de mon âme dont on ne parle jamais et où rien ne pousse.—Les branches de roses, remplacent les saules-pleureurs ; les araignées tissent continuellement leurs toiles de bas en haut et de gauche à droite, en signe de paix. C'est le mausolée de mes rêves défunts. Si vous le remarquez, découvrez-vous je vous prie, autant par respect pour vous que pour moi, car, un jour, peut-être, ce sera là que j'y ensevelirai votre souvenir et votre abandon.

Même avec son petit cimetière, mon jardin est un petit village dont les cloches de muguet ne carillonnent qu'aux beaux jours. Les religieuses capucines ont leur retraite sur une longue étendue, sans impôt. J'en ai fait un pays libre, à ma façon, émancipé où les érables flottent en étendards sous aucune domination étrangère. Pas de taxes, c'est moi qui y enseigne mes principes, qui suis l'influence et on y bâtit que des châteaux en Espagne.

Fière comme les filles de la race du rêve, ayant d'elles la fougue, la mine, les manières, le goût, la vivacité, mon imagination en a aussi la manie de construire des chimères sans limites. Peut-être serait-il plus pratique de nos jours où les lots du cœur suivent le courant de la foule et ne se vendent qu'à prix d'or, de construire à l'Américaine. Si les bases ne sont pas solides et si au moment de la dégringolade, vous êtes au vingt-sixième, c'est un sûr moyen de n'avoir pas à recommencer.

Je serais tout de même curieuse de savoir comment s'y prend le propriétaire vis-à-vis pour faire des châteaux en Espagne, avec ses immenses plantations de choux et de pommes-de-terre et ses huit enfants qui y courent !.....

## M. Fred. Gélinas

Nous avons encore à déplorer la perte d'un de nos collaborateurs dans la personne de M. Fred Gélinas, l'auteur d'articles si délicats, si pleins d'atticisme et si éminemment goûtés des lecteurs du "Journal de Françoise".

M. Gélinas a succombé à la maladie, presque soudainement, à sa résidence, à Ottawa, dans la nuit du deux juillet dernier.

Ceux qui ont lu "La Mort du Précurseur" et son étude sur "Mozart" se rappellent avec quelle précision de détails, quel heureux choix de mots, quel parfum de poésie, l'écrivain a décrit le charme de la danse d'Hérodiade, la beauté de son visage et la grâce de ses attitudes, tandis qu'il sût trouver des notes d'une harmonie toute nouvelle pour chanter, en une prose exquise, le talent du divin Mozart.

Il n'y a pas longtemps encore, il nous écrivait :

"Je rêve d'écrire pour le "Journal de Françoise" des aperçus sur l'art. Je les ai tous là, dans ma tête et dans mon âme, mais, le temps, voyez-vous, est mon maître. Il me commande en ce moment et ne me permet pas la distraction douce d'une collaboration assidue..."

Le temps aurait pu se laisser fléchir, la mort, jamais ! Implacable à tous, cruelle surtout aux jeunes, elle glaça à jamais la main qui pouvait encore tracer de si belles choses. M. Gélinas avait à peine trente-neuf ans quand il cessa de vivre.

Nous ne saurions mieux clore ces quelques lignes à sa mémoire qu'en citant celles qu'il écrivit, dans ce journal même, le 17 août, 1907 — il n'y a pas un an encore ! — en terminant son article sur Mozart.

Il parle des fervents du grand maître, lesquels, à la maison de Salzbouurg, où il est né, sont allés déposer des fleurs :

"Puis, la nuit venue, quand on entend bruïre dans la ramée les ombres des chers disparus, tout bas, dites-lui, ô pèlerins de l'harmonie, l'adieu d'Horatio à Hamlet, le malheureux